Document généré le 18 avr. 2024 23:03

Jeu
Revue de théâtre

Lepage sous deux angles
La Face cachée de la lune et *La Géométrie des miracles*

Louise Vigeant

Numéro 96 (3), 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25910ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2000). Compte rendu de [Lepage sous deux angles : *La Face cachée de la lune* et *La Géométrie des miracles*]. *Jeu*, (96), 36–39.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUISE VIGEANT

Lepage sous deux angles

Toutes les créations de Robert Lepage sont attendues. Précédés ou non d'une rumeur venant des villes où différentes versions ont été présentées, les spectacles du metteur en scène québécois le plus actif sur la scène internationale éveillent toujours la curiosité : saura-t-il encore surprendre par quelque ingéniosité technique, comme il a su le faire dans *les Aiguilles et l'Opium* quand il a fait virevolter son personnage au-dessus de la scène, par quelque point de vue inusité comme dans *Circulations* quand il a couché chaises et personnages au sol, offrant au spectateur, pour la première fois au théâtre, une scène en plongée, par l'utilisation des nouvelles technologies comme dans *la Tempête* où voyageaient dans l'air des images en trois dimensions que le spectateur percevait grâce à des lunettes spéciales ? Ceux qui suivent la carrière de Robert Lepage depuis ses débuts connaissent sa grande imagination (comment oublier la scène évoquant la guerre avec de simples chaussures dans *la Trilogie des dragons* ?) ; ils ont connu de belles surprises, mais aussi des déceptions, il faut bien le dire. La plupart de ces déceptions étaient liées à ce qui est apparu à plusieurs comme une certaine pauvreté du contenu ; on a eu parfois l'impression d'un discours un peu « court ». La beauté de plusieurs images des *Sept Branches de la rivière Ota*, par exemple, n'a pas toujours réussi à camoufler certains clichés. Ainsi Robert Lepage apparaîtrait-il comme ce globe-trotter qui ne peut offrir plus que des visions de surface compte tenu de la vitesse à laquelle il parcourt le monde.

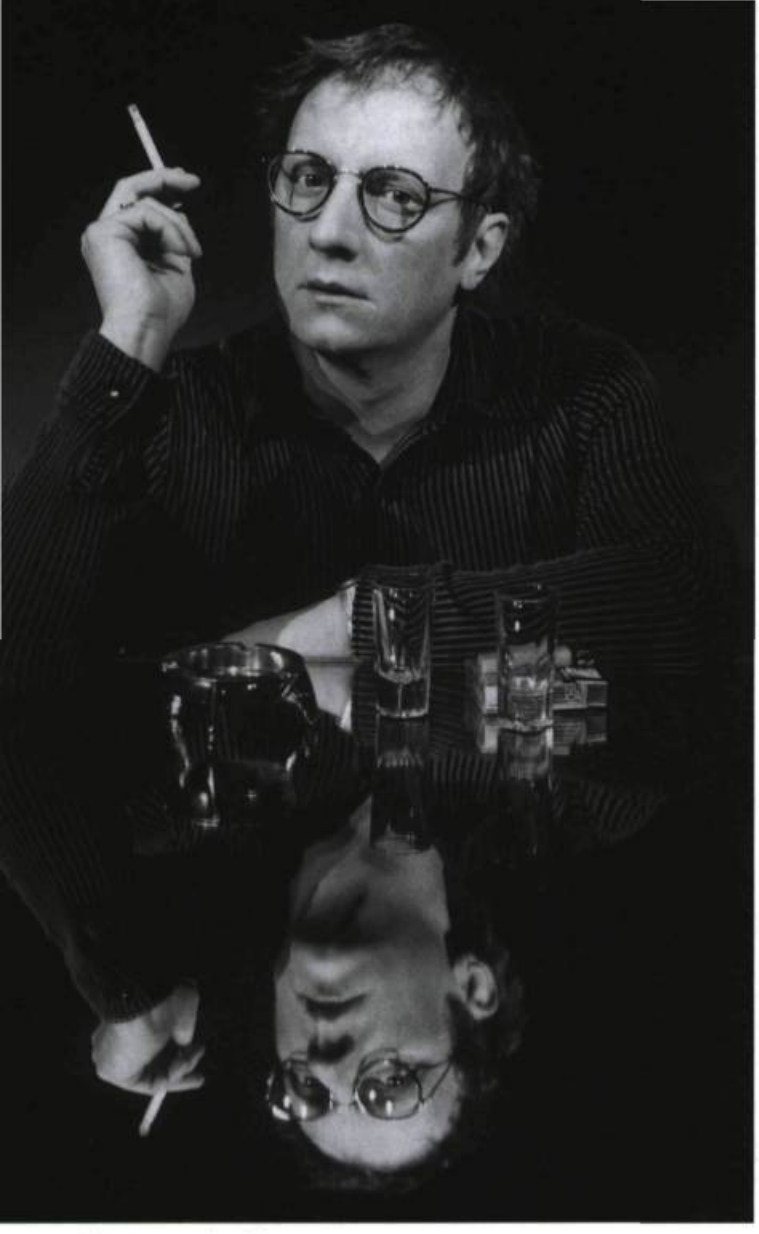
Et voici que deux spectacles récents nous donnent l'occasion de commentaires des deux sortes : *la Face cachée de la lune* m'a ravie, forme et contenu étant au diapason, alors que la minceur des propos dans *la Géométrie des miracles* m'a d'autant plus déçue que le sujet – la carrière d'un des plus grands architectes du XXe siècle – était particulièrement riche. Le premier, un solo, a étonné par la chaleur humaine qui s'en dégageait même si, ici comme ailleurs, le metteur en scène a

La Face cachée de la lune

CONCEPTION, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION : ROBERT LEPAGE. ASSISTANCE À L'ÉCRITURE : ADAM NASHAM ; COLLABORATION ARTISTIQUE ET IDÉE ORIGINALE : PEDER BJURMAN ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : PIERRE-PHILIPPE GUAY ; COMPOSITION ET ENREGISTREMENT DE LA MUSIQUE : LAURIE ANDERSON ; MANIPULATIONS : MARCO POULIN ; VOIX DES ANIMATEURS : BERTRAND ALAIN ET LORRAINE CÔTÉ ; CONCEPTION DES COSTUMES : MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT ; CONCEPTION DES MARIONNETTES : SYLVIE COURBON ET PIERRE ROBITAILLE ; ASSISTANCE À LA CONCEPTION DE LA SCÉNOGRAPHIE : MARIE-CLAUDE PELLETIER ; ASSISTANCE À LA CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES : BERNARD WHITE. COPRODUCTION D'EX MACHINA, DU THÉÂTRE DU TRIDENT, DU HENSON INTERNATIONAL FESTIVAL OF PUPPET THEATER (NEW YORK), DU HARBOURFRONT CENTRE (TORONTO) ET DU CULTURAL INDUSTRY LTD. (LONDRES), PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 29 FÉVRIER AU 25 MARS 2000.

La Géométrie des miracles

CONCEPTION ORIGINALE ET MISE EN SCÈNE : ROBERT LEPAGE. CONCEPTION : TEA ALAGIC, DANIEL BÉLANGER, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, MARIE BRASSARD, DENIS GAUDREAULT, ANTHONY HOWELL, KEVIN MCCOY, THADDEUS PHILLIPS, RODRIGUE PROTEAU ET CATHERINE TARDIF ; COORDINATION DRAMATURGIQUE : REBECCA CONNALY ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : BRUNO BAZIN ET LISE CASTONGUAY ; SCÉNOGRAPHIE : CARL FILLION ; CONCEPTION DES COSTUMES : MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT ; CONCEPTION DES IMAGES : JACQUES COLLIN ET CARL FILLION ; RÉALISATION DES IMAGES : JACQUES COLLIN ; DESSINS : MARIE-CLAUDE PELLETIER ET BERNARD WHITE ; CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES : ÉRIC FAUQUE ET NICOLAS DESCÔTEAUX ; ACCESSOIRES : SYLVIE COURBON ; MUSIQUE ORIGINALE : MICHEL F. CÔTÉ ET DIANE LABROSSE. AVEC : TEA ALAGIC, DANIEL BÉLANGER, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, DENIS GAUDREAULT, TONY GUILFOYLE, CATHERINE MARTIN, KEVIN MCCOY, RICK MILLER, THADDEUS PHILIPPS, RODRIGUE PROTEAU ET LISE ROY. PRODUCTION D'EX MACHINA. EN COPRODUCTION, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 16 MARS AU 1er AVRIL 2000.



Robert Lepage dans *la Face cachée de la lune*, présentée au Grand Théâtre de Québec à l'hiver 2000. Photo : Cylla von Tiedemann.

convoqué bien des moyens, des marionnettes aux images vidéo, en passant par la musique de Laurie Anderson. Je n'en ai été que plus convaincue que tous les moyens scéniques ne prennent leur valeur que s'ils sont au service d'un propos. Le deuxième, justement, et ce malgré la recherche visuelle, laissait froid.

La face cachée de Robert Lepage

Pour une des rares fois, j'ai été émue devant un spectacle de Robert Lepage. En effet, alors que je me préparais à surveiller les nouveautés techniques, je me suis laissée prendre par le récit simple et touchant d'un « moment de vie » où se mêlent rêves d'enfant et scènes d'une relation entre frères pour le moins dissemblables, avec en toile de fond le discours scientifique des chercheurs astronomiques. Sur le plateau tout en longueur de la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, Lepage a installé un de ses décors inventifs dont il est passé maître. Polyvalent, un long mur sert facilement de fond aux appartements des frères, à des lieux publics, comme un bar ou un lavoir, et il recèle maintes possibilités de surprises, par exemple lorsque le personnage se glisse par le hublot de la lessiveuse qui a tôt fait de se transformer en un hublot de fusée. Astronaute qu'il rêvait d'être, le personnage !

Seul en scène, Robert Lepage offre une performance pleine de naturel. Il a réussi à trouver un ton franc, presque bonhomme, pour nous parler de lui. Autant on avait pu se méfier d'un spectacle aussi manifestement autobiographique, Robert Lepage ayant déclaré avoir « revisit[é] [son] enfance et une partie importante de [son] adolescence [1] » autant on a pu constater que l'artiste, quand il décide de fouiller un peu ses sentiments, peut toucher le spectateur. Tantôt avec beaucoup de délicatesse, tantôt avec un humour irrésistible, il nous entraîne dans la vie de son personnage Philippe. À la mort de leur mère, deux frères doivent se concerter pour disposer de ses biens. Ce sera l'occasion de réminiscences, bien sûr, mais aussi d'une réflexion pour le personnage qui, dans la quarantaine, s'interroge sur sa propre vie. Même si le terme est

1. Propos du metteur en scène dans le programme, p. 3.

La Face cachée de la lune de Robert Lepage, présentée au Grand Théâtre de Québec à l'hiver 2000. Photo : Sophie Grenier.

rarement utilisé à cet âge, Philippe se découvre « orphelin ». Il doit faire face à la douleur de la perte de celle qui lui a donné la vie en même temps qu'il lui faut assumer une nouvelle « liberté ».

Philippe se rappelle la passion qu'il entretenait, enfant, pour la course vers la Lune, alors qu'Américains et Soviétiques étaient engagés dans une féroce compétition durant les années 1960. Le spectacle entretient un parallèle entre cette rivalité et la jalousie qui existait entre les fils. Mais aussi ce rapprochement donne l'occasion de revisiter rêves et illusions, et il permet également de confronter imagination et réalité. Car, si de tout temps la Lune a représenté l'inaccessible et a nourri l'imaginaire des hommes, il a bien fallu admettre qu'elle a perdu de son mystère poétique le jour où l'homme y a posé le pied. Pour l'artiste qu'est Robert Lepage, cette interrogation sur la place de la poésie est centrale.

Les deux frères ont connu des parcours fort différents : l'un est un animateur qui a du succès à la radio, l'autre vivote dans un petit appartement, a pour seul compagnon un poisson rouge et n'a de cesse de poursuivre des études qui le passionnent mais qui n'aboutissent pas (il ira jusqu'à Moscou présenter une communication, qu'il ne pourra finalement donner à cause d'une erreur de sa part). Le premier, Philippe, qui se questionne sur le sens de la « réussite », se met à lire des biographies d'astronautes pour tâcher de comprendre comment on fait face à la réalisation d'un rêve, mais surtout comment on y survit.

La Géométrie des miracles

Dans son spectacle sur Frank Lloyd Wright, Robert Lepage a mis l'accent sur la personnalité de l'architecte américain. On en retient surtout que celui-ci avait un tempérament irascible, qu'il était autoritaire et particulièrement orgueilleux. On l'entend à plusieurs reprises se vanter d'être le plus grand architecte vivant ; il dénigre tous les autres et se moque de ses collègues, Le Corbusier en tête. Une image laisse bien voir toute sa prétention : l'air altier, nonchalamment appuyé sur sa canne, le personnage se tient debout sur une capsule qui se met à pivoter lentement comme pour montrer sous toutes ses facettes cet être hors du commun.

On le voit aussi fasciné par la doctrine du théoricien, compositeur et mathématicien russe Georgi Gurdjieff, qu'il connaît par l'intermédiaire de sa troisième femme,

Olgivanna Hinzenburg. Fascination, envie, jalousie rivalisent chez cet être exceptionnel mais tyrannique. Que le rôle de Gurdjieff soit interprété par Rodrique Proteau, qui joue aussi dans cette production un Belzébuth nu accompagnant souvent l'architecte, force le rapprochement entre ces personnages qui reviennent le hanter.

Frank Lloyd Wright a fondé, avec sa femme, une sorte de commune, Taliesin, où ses « adjoints » vivent avec la famille dans une atmosphère qui se veut propice au travail et à la création, mais qui se révélera lourde et contrôlante. Wright chassera d'ailleurs l'une de ses meilleures recrues pour cause d'homosexualité. Pour faire référence à ce lieu presque mythique, la scénographie est dépouillée et peut laisser le spectateur imaginer le désert dans lequel la commune s'est installée. Ce dépouillement contribue aussi à faire saisir ce qui a inspiré les lignes épurées des créations de Wright.

La Géométrie des miracles de Robert Lepage, présentée à l'Usine C. Photo : Sophie Grenier.

Mais peu d'images, somme toute, font vraiment référence à l'œuvre de l'architecte. Une, toutefois, reste gravée dans ma mémoire quand, assis devant sa table à dessin où il y a une grande feuille blanche, Wright trace rapidement, d'un simple coup de crayon, une spirale qui, au moment où il l'inversera, laissera voir la ligne dont émergera le projet du musée Guggenheim.

Robert Lepage semble avoir voulu montrer les rapports entre des hommes « forts », qui impressionnent leur entourage, et les individus qui vivent dans leur ombre. Ainsi y a-t-il plusieurs scènes où l'on remarque l'habileté avec laquelle des hommes, Frank Lloyd Wright et Georgi Gurdjieff, par exemple, imposent leurs idées. Scènes chorégraphiées, en chœur, des apprentis architectes de l'un ou des disciples de l'autre, scène aussi d'un groupe de secrétaires vouées à la bonne marche de la superfirme Johnson Wax. Véritables gourous dans leurs domaines, les meneurs séduisent manifestement. Mais que fait-on de cette séduction ? Faut-il voir là un propos sur les contrastes dans une Amérique par ailleurs si individualiste ?

La Géométrie des miracles, à mon avis, comportait trop de ces scènes qui « se contentent » de jouer dans l'espace, souvent longues, et qui n'ont pas assez de sens pour participer vraiment à la construction d'une signification pour l'ensemble du spectacle. De sorte que le spectateur peut ressortir avec l'impression d'avoir vu des comédiens bien bouger, des objets se transformer magiquement, mais ne pas retenir grand-chose à ramener chez lui. **j**